



N° SAU/145 - 19 septembre 1977

## ATTITUDES CHRETIENNES DEVANT LA PRESENTATION ISLAMIQUE DE JESUS

**M. Borrmans**

*Conférence donnée au 2<sup>ème</sup> Colloque islamo-chrétien de Cordoue (20-26 mars 1977),  
qui avait pour objet la valorisation des prophètes, et plus spécialement de Muhammad et de  
Jésus, dans les deux traditions religieuses respectives.*

Que pensent et que disent les Chrétiens de la présentation islamique de Jésus ? Quelles sont leurs attitudes profondes devant la représentation que les Musulmans se font de Celui dont ils estiment, mieux que quiconque, connaître les secrets, secrets qu'Il leur a confiés par voie de testament et à titre absolument gratuit ? C'est un sujet difficile, voire dangereux, quand on sait que le dialogue islamo-chrétien, du vivant même de Muhammad, a trouvé là l'un des obstacles majeurs à l'édification amicale de ce pacte monothéiste dont la Mubâhala de Médine fut un moment décisif (1) et l'une des sources principales d'un malentendu terrible qui n'a fait que croître avec les siècles de polémique qui s'ensuivirent ! Le Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples qu'il serait, à jamais, "un signe de contradiction" ? Voilà qu'Il le demeure, semble-t-il, entre Chrétiens et Musulmans, et depuis les origines mêmes de l'Islam. Mais enfin, puisque le deuxième Colloque de Cordoue a eu l'audace d'inscrire ce sujet au programme de ses travaux et puisqu'il m'a demandé de le traiter avec toute l'objectivité et toute la délicatesse qu'il requiert, qu'il me soit permis de préciser ici dans quel esprit et dans quelles limites j'envisage de décrire ce que ressentent les Chrétiens devant la présentation que les Musulmans font de la personne et du message de Jésus, qu'il s'agisse de cette présentation traditionnelle et toujours actuelle qui s'enracine dans le Coran, la Sunna et la théologie classique ou qu'il s'agisse d'une présentation moderne et récente, toujours fidèle à la première sans doute mais soucieuse d'ouvrir certaines perspectives de renouvellement.

Mon intention est des plus pures : j'entends respecter totalement la foi et le dogme de mes frères Musulmans tout comme je leur demande d'apprécier à sa juste valeur la foi des Chrétiens en ce Jésus qui nous divise en même temps qu'Il nous est commun. Le véritable dialogue est basé sur le respect complet des croyances et des comportements de l'autre : il vise à une amélioration de l'inter-connaissance et de l'inter-compréhension dans la recherche des desseins insondables de Dieu. Il se développe dans la clarté, la douceur et la confiance, ainsi que dans la patience devant les longues étapes nécessaires. Il s'ensuit que nous devons tous nous accepter profondément différents et donc admettre que nous sommes d'avis divergents quant aux critères d'appréciation de la "prophétie définitive" : les Chrétiens considèrent que "la plénitude de la prophétie" s'est réalisée en Jésus, tout en reconnaissant que l'esprit de prophétie continue à se manifester de génération en génération, tandis que les Musulmans voient en Muhammad "le sceau des prophètes" tout en reconnaissant qu'il existe un "mystère de Jésus". Le dialogue authentique nous invite ici au respect réciproque : comme le Chrétien ne doit pas demander au Musulman de reconnaître pour le Messie toutes les qualités que le Christianisme lui confère, de même le Musulman est invité à ne pas exiger du Chrétien qu'il

reconnaisse pour Muhammad toutes les qualités que l'Islam lui attribue. Nous pouvons dire la même chose quant aux livres sacrés, tout en sachant que Chrétiens et Musulmans reconnaissent que les paroles divines ainsi confiées aux hommes par le ministère des prophètes, selon des modalités très différentes, ont été enregistrées dans des livres qu'il faut lire, méditer et commenter pour en comprendre les sens "apparent et caché", et tout en nous rappelant que le Coran a, pour les Musulmans, l'importance que le Christ a pour les Chrétiens.

C'est donc selon cet esprit et dans ces limites que je me propose d'informer ici mes frères Musulmans de ce que pensent et ressentent les Chrétiens vis-à-vis de ce que l'Islam dit de Jésus depuis plus de treize siècles. Inutile de s'étendre ici, n'est-ce pas, sur les réactions irrecevables dues à une mauvaise information, voire à une ignorance profonde, qu'elle soit coupable ou non ! Notre dialogue veut être celui de personnes dûment informées sur le contenu de la foi et de l'expérience spirituelle du partenaire. Quelles sont donc les réactions des Chrétiens devant "le visage coranique de Jésus" ou "la lecture islamique des récits évangéliques" ? Disons tout de suite qu'il y a une joie initiale devant les affirmations positives concernant la personne de Jésus dans le Coran et la Sunna, joie qui, bien vite, est dramatiquement marquée par une tristesse extrême devant le changement du nom, les négations répétées quant à la nature de Jésus et le doute jeté sur la bonne foi et le monothéisme des Chrétiens. Cette tristesse se double encore d'une amertume étrange devant le refus constant du texte même de nos Évangiles, lesquels sont accusés d'avoir été manipulés. Un grand espoir subsiste cependant devant la place admirable que la mystique musulmane réserve à Jésus et devant l'intérêt renouvelé de nombreux penseurs musulmans contemporains pour le message social et la vie exemplaire de Jésus. Cet espoir, néanmoins, se réduit à peu de chose quand on se réfère à l'appréciation que l'Islam officiel donne de ces faits et quand on s'interroge sur les sources d'information auxquelles recourent les "hommes de religion" pour mieux connaître Jésus. Faut-il donc que le Chrétien accepte de bon cœur cette souffrance redoublée de se voir incompris dans sa foi et méconnu dans sa spécificité ? Tout a-t-il été dit, déjà et définitivement, sur la personne et la nature de Jésus ? L'intelligence et la conscience n'ont-elles plus rien à découvrir dans la personnalité de celui qui, avec sa mère, est "un signe pour les mondes" (Coran 21,91) ? Telles seront les articulations principales de notre conférence, comme autant de méditations ou de confidences que l'on échange entre amis.

## **I. Joie devant les affirmations positives du Coran et de la Sunna.**

Tout Chrétien ne peut que se réjouir de voir Jésus occuper la place qui est la sienne dans l'ensemble du Coran (15 sourates le mentionnent et 93 versets lui sont consacrés), même si, statistiquement, le texte coranique s'étend davantage sur Moïse (36 sourates et 502 versets), Abraham (25 sourates et 235 versets) et Noé (28 sourates et 131 versets). Tour à tour "prophète" (19,30), "envoyé" (4,157 ; 4,171 ; 5,75) et compté "parmi les Saints" (3,46 ; 6,85), "comblé des bienfaits de Dieu" (5,110 ; 43,59), "illustre dans la Vie Immédiate et l'Ultime, et parmi les Proches de Dieu" (3,45), il est "pur" (19,19), "parole sûre" (19,34) et, surtout, "le Messie" (11 fois nommé) "Jésus, fils de Marie" (16 fois nommé ; et 17 fois nommé "Fils de Marie") (2), qui déclare, dans la sourate de Marie : "Je suis le Serviteur de Dieu. Il m'a donné l'Écriture et m'a fait Prophète ! Il m'a béni où que je sois et m'a recommandé la Prière et l'Aumône tant que je resterai vivant, ainsi que la bonté envers ma mère. Il ne m'a fait ni violent ni malheureux. Que le salut soit sur moi le jour où je naquis, le jour où je mourrai et le jour où je serai rappelé vivant !" (19,30-33). Par deux fois, sa naissance est annoncée à Marie en des termes presque évangéliques (19,16-28 ; 3,4250), par suite d'une intervention spéciale de Dieu : n'est-il pas "un Verbe émanant de Lui" (3,45), bien plus "Son Verbe déposé en Marie" (4,171), puisque Dieu déclare, selon le Coran, que "Nous soufflâmes en elle de Notre Esprit" (21,91 ; 66,12) ? Comme on est loin, ici, comme le déclare Michel Hayek, "des récits outrageants que les Juifs ne cessent, depuis deux mille ans, de transmettre dans leur Tóledoth Yéshû', chargeant la mémoire du Fils et accusant la Mère d'être une femme perdue. Contre cette "abominable calomnie", Muhammad, et l'Islam après lui, a élevé de vigoureuses protestations" (3).

De ce Jésus qui parle "dès le berceau avec la maturité d'un adulte" (3,46), il est dit, dans le Coran, que "Nous lui avons donné les Preuves et l'avons soutenu par l'Esprit Saint" (2,87 ; 2,253) : par là, le Messie apparaît, parmi les 35 prophètes ou apôtres dont parle le Coran, comme jouissant "d'un pouvoir thaumaturgique extraordinaire. C'est là son titre caractéristique qui lui confère un rôle spécial dans la série des Envoyés de Dieu", déclare encore Michel Hayek (4). De fait, toujours "avec la permission de Dieu", il parle dès le berceau (3,45), "il crée d'argile une manière d'oiseaux, guérit l'aveugle-né et le lépreux, ressuscite les morts" (3,49 ; 5,110), enfin il fait descendre du ciel une "table servie" à la demande de ses apôtres (5,112-115). Destinée étrange, comme le proclame l'apôtre Pierre dans les Actes des Apôtres, que celle de ce "Jésus de Nazareth, ses débuts en Galilée, comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui

étaient tombés au pouvoir du diable ; car Dieu était avec lui" (Actes 10,37-38). Selon le Coran, le Messie a été envoyé par Dieu "comme messenger auprès des Enfants d'Israël" (3,49 ; 43,59-64 ; 61,6), pour "confirmer la Tôrâh" (3,50 ; 5,46 ; 61,6) et "déclarer licite une partie de ce qui avait été déclaré illicite" (3,50), car l'enseignement de Jésus consiste à rappeler inlassablement qu'il faut "adorer Dieu, mon Seigneur et votre Seigneur", car "c'est la voie droite" (3,51 ; 5,72 ; 5,117 ; 19,36 ; 43,64) et qu'il convient de "Le craindre et (de) Lui obéir" (3,50 ; 5,112). Jésus ne déclare-t-il pas, selon le Coran : "Je suis venu à vous avec la Sagesse et pour vous exposer une partie de ce sur quoi vous êtes en opposition" (43,63) ?

Le texte coranique précise aussitôt que le Messie est "un Signe" ou "une Science de l'Heure" ou "une Édification pour l'Heure" (43,61), suivant l'une ou l'autre des lectures admises : c'est à partir de là que le Hadîth développe toute une eschatologie messianique, en se fondant également sur les affirmations coraniques concernant "l'élévation de Jésus" auprès de Dieu après avoir échappé à la mort. "Pas d'autre mahdî que Jésus" répète un hadîth bien connu de la Tradition musulmane orthodoxe, même si, comme le reconnaît Michel Hayek, "le rôle de justicier eschatologique fut disputé à Jésus par le Mahdî, le Guidé, un prétendu descendant de Muhammad par sa fille Fatima et son gendre 'Alî... (Car) si la croyance au Mahdî est au cœur même du credo chiite, elle n'est cependant pas arrivée à s'imposer à la tradition de l'orthodoxie ; celle-ci a maintenu fermement la doctrine de la Descente de Jésus, de sa victoire finale, de la justice qu'il établira selon les principes mêmes de la Loi islamique" (5). Cette attente, par l'Islam, d'un retour de Jésus pour l'ultime "lutte contre l'Antéchrist (le Dajjâl) qui est l'incarnation de l'Impiété" et l'inauguration d'une ère messianique où "la terre sera remplie de justice comme elle avait été remplie d'iniquité" rejoignent, par bien des aspects, quoique secondaires, la grande attente que vivent les Chrétiens d'un retour de Jésus en gloire pour réaliser enfin le message du prophète Isaïe, mais transformé en "des cieux nouveaux et une terre nouvelle" comme le déclare l'Apocalypse (21,1).

Tels sont les textes dont la lecture remplit les Chrétiens de joie, surtout si on y ajoute les nombreux versets qui chantent les mérites de Marie, mère de Jésus : "Marie y apparaît comme une des plus belles figures de l'histoire musulmane : née d'une intervention spéciale de Dieu, mise, avec sa postérité, sous Sa protection ; séparée par Sa jalousie de tout contact d'homme ; Orante inclinée devant Son impénétrable volonté opérant en elle le prodige resté à jamais inédit, celui de la conception virginale ; disparue mystérieusement sur une colline de paix et de fraîcheur, pour devenir, après avoir été la Dame des femmes de son temps, une des quatre Dames du Paradis" (6). Comme on le voit, force est bien de constater, toujours avec Michel Hayek, que "l'attitude de l'Islam à l'égard du Christ et de sa Mère est loin d'être blasphématoire. En aucun cas, Muhammad qui eut beaucoup à reprocher aux Chrétiens de son temps, n'avait songé à injurier Marie et son Fils... Il a admiré, tant qu'il pouvait, et tel qu'il le connaissait, le "Jésus-Fils de Marie" ; et, après une période de sympathie, il a condamné ses adeptes qui ont divisé sa religion et en ont gauchi le véritable sens" (7). Ces propos ne sont d'ailleurs que le fidèle écho des affirmations de Louis Massignon : "Muhammad affirme, contrairement aux blasphèmes en cours dans (le) milieu médinois, que Jésus et sa mère Marie ont été non seulement purs, vierges et saints, mais que ce sont les seuls êtres humains dont la conception ait été immaculée, intouchée du diable (3,36). Que Jésus reviendra vainqueur, à l'heure du jugement" (8).

## **II. Tristesse devant les incompréhension ou les négations.**

"Je ne dis pas, ajoutait encore Massignon, qu'en annonçant ce signe de contradiction Muhammad ait cru à la divinité de Jésus ; c'est une question à laquelle, devant les Chrétiens de Najrân, il a répondu par une demande d'ordalie, de jugement de Dieu (mubâhala, Coran 3,61). Il l'attend toujours, bien plus le Coran énonce que c'est au jugement dernier seulement que Dieu posera ce signe comme la question suprême, non seulement aux hommes, mais aux prophètes" (9). C'est par ce jugement tout en nuance que le grand orientaliste chrétien pensait pouvoir s'exprimer sur ce qui sépare les Chrétiens des Musulmans quant à la personne et au message de Jésus. Nul ne saurait ici se faire d'illusion : qu'il s'agisse du texte coranique lui-même, des traditions subséquentes du Hadîth et des développements de la théologie classique, surtout en sa forme ach'arite, le Jésus que présente l'Islam n'est pas le Jésus que se représentent les Chrétiens. Il y a d'abord cette différence de nom, d'autant plus grave que le nom est porteur d'un sens dans la tradition sémitique. Yasû' et 'Isâ désignent la même personne, et pourtant ils ne signifient pas la même chose : dualité de noms, mais aussi de missions et, par suite, d'identités, comme s'en expliquait récemment l'évêque anglican Kenneth Cragg (10). Si, pour les Chrétiens, d'Orient et d'Occident, le Messie s'appelle Yasû', c'est parce que le nom signifie "Dieu sauve" : c'est l'explication officielle qu'en donne St Matthieu dans son Évangile (1,21). 'Isâ, pour la tradition musulmane, comporte diverses explications peu "signifiantes" ici, alors que la polémique juive anti-chrétienne fournirait peut-être une réponse satisfaisante à une "mutation" du nom ! Mais

pourquoi faut-il que nombre de nos amis musulmans, à l'instar d'un journaliste de Tripoli, viennent compliquer aujourd'hui les choses en opposant un 'Isâ oriental et arabe, seul authentique parce que seul historique, à un Yasû occidental et européen, inauthentique parce que seulement théologique (11) ? Le véritable dialogue ne consiste-t-il pas à reconnaître à chacun le droit de désigner le Messie par un nom plus ou moins signifiant et de donner même au terme de Messie le contenu théologique qu'exige sa Tradition ?

Cette différence profonde de nos traditions religieuses se manifeste, hélas !, avec éclat à propos de l'identité ultime de Jésus et de la réalité même de son témoignage suprême. Faut-il ici rappeler quelles sont les négations islamiques à ce sujet ? Le Pr. Ali Merad les résume comme suit :

- 1° Le Christ n'est pas Dieu même, ou plutôt Dieu n'est pas le Christ même (5,17 ; 5,72) ;
- 2° Le Christ n'est pas une divinité en dehors (ou en dessous) de Dieu (5,116) ;
- 3° Le Christ n'est pas la troisième personne d'une triade (5,73 ; 5,116 ; 4,171) ;
- 4° Le Christ n'est pas le Fils de Dieu (4,71 ; 9,30 ; 19,35) ;
- 5° Le Christ n'est pas mort de mort humaine ; il n'a pas expiré sur la Croix, puisque Dieu l'a soustrait à ses bourreaux pour l'élever à Lui" (12), laissant périr un sosie à sa place.

C'est pour cela que le Jésus coranique affirme maintes fois qu'il n'est qu'"un serviteur de Dieu" (19,30 ; 19,31 ; 4,172...) et appelle Dieu "mon Seigneur" (5,72 ; 5,117...), tandis que le texte lui-même affirme que le Christ "est seulement un apôtre avant lequel les apôtres ont passé" (5,75). Même si "les versets coraniques concernant la fin de Jésus se situant dans un contexte de polémique antijuive" (13), "la pensée traditionnelle de l'Islam... nie la réalité historique de la crucifixion en s'appuyant sur les versets coraniques pris au ras de leur sens obvie... : Jésus n'est pas mort sur la croix ; il a déjoué les plans perfides de ses détracteurs ; ces derniers ont crucifié sa ressemblance, son sosie... Il est certain (faut-il ajouter) que l'Islam méconnaît totalement le mystère de la rédemption" (14). Ces conclusions auxquelles aboutit Michel Hayek confirment ce que tout le monde sait : en effet, "c'est comme musulman, c'est-à-dire "soumis à Dieu", que l'Islam s'est représenté Jésus, dans son premier et son second avènement" (15). Qui est informé du contenu exact de la foi chrétienne, telle qu'elle a été explicitée par les Conciles Océaniques, surtout les premiers, tenus en Orient, devine aussitôt la souffrance extrême que le Chrétien peut éprouver devant de telles négations. Il s'entend redire trop souvent, et parfois par les meilleurs de ses amis musulmans, que la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption sont des ajouts que l'on doit au zèle théologique d'un apôtre innovateur, qui s'appellerait Paul : comment si ces mots n'étaient-ils pas l'expression bien imparfaite de réalités ineffables que Jésus a vécu d'abord avant que chaque Chrétien en vive ensuite ! Nos amis musulmans ont-ils jamais mesuré la profondeur de la blessure qu'ils nous infligent alors, par de telles affirmations ? Pour le Chrétien, la Miséricorde de Dieu Père se révèle justement en ce Jésus, Verbe increé devenu l'un des nôtres pour mieux nous faire découvrir le mystère du Père et la grandeur de la condition humaine, y compris la souffrance et la mort ? Nos croyances et nos sensibilités sont ici des plus divergentes : il convenait de le rappeler pour que l'on évite de faire souffrir le partenaire inutilement. Si le Musulman désire se voir respecté dans son explication islamique de l'homme Jésus, qu'il accepte aussi de respecter, voire de comprendre ce qu'est la vision chrétienne du "Fils de Dieu fait homme en Jésus-Christ".

Comment expliquer un tel malentendu et comment justifier une telle méconnaissance, aboutissant à de telles négations ? Certains s'y essaient en disant qu'il y a "progression de la pensée coranique en matière de christologie et... différence de contenu entre les versets bienveillants du début et ceux de la fin qui deviennent hostiles à l'égard des Chrétiens et de leur doctrine trinitaire. Derrière cette hostilité, il y (aurait) des circonstances historiques... (et) aussi une raison théologique relevant d'une conception différente de la Nature divine (si bien que)... le Coran ne semble refuser la divinité du Christ que sous l'angle de cette composition trithéiste (Triade qui serait composé de Dieu, de Marie, sa parèdre, et de Jésus, leur enfant) également incompatible avec le dogme chrétien" (16). On en conclut bien vite que "Muhammad n'a pas pu réaliser pleinement le véritable credo de l'Église et n'en a vu que l'aspect purement extérieur, trop déformé par les Chrétiens eux-mêmes" (17). Mais l'explication est-elle suffisante pour la raison qui s'interroge et pour la foi qui s'inquiète ? Malentendu inexplicable et d'autant plus tragique qu'il aboutit à refuser aux Chrétiens le titre et la réalité de véritables monothéistes : trop de leurs amis musulmans mettent encore en doute, hélas !, leur croyance au Dieu unique et les accusant d'associationnisme (chirk), sinon absolu (mutlaq) au moins limité (muqayyad), quand ce n'est pas d'impiété (kufr). Un Mahmûd Abû Rayah, égyptien musulman, n'a-t-il pas dû partir en guerre contre ses coreligionnaires pour leur prouver, dans son *Dîn Allah wâhid* (18) que les Chrétiens sont des "Gens du Livre" et que le fameux verset de l'amitié islamo-chrétien (5,82) sait distinguer entre les Juifs et Ceux qui ont donné des associés (à Dieu), d'un côté, et "ceux qui disent : Nous sommes Chrétiens", de l'autre (19). Réjouissons-nous donc de ce qu'affirment aujourd'hui

certaines Musulmans et de ce que proclamait le Docteur 'Abd al-'Azîz Kâmil tant à Cordoue qu'à Tunis, en 1974 : les Chrétiens sont de vrais Monothéistes. Les mystères chrétiens ne vont pas à l'encontre de l'Unité et de l'Unicité de la nature divine : tout théologien de bon sens doit en convenir, qu'il soit musulman ou non, et le Cardinal Koenig en a fourni la preuve péremptoire lors d'une conférence, donnée à l'Université d'Al-Azhar, sur le Monothéisme des Chrétiens et leur lutte continue contre toutes les formes, anciennes et modernes, du paganisme et de l'athéisme (20). Solidaires dans un même monothéisme fondamental, acceptons cependant que les uns et les autres jettent un regard différent sur Dieu et son mystère. Comme il serait souhaitable que nos frères Musulmans tiennent compte des deux réalités suivantes : pour les Chrétiens, affirmer que Dieu est Père, Fils ou Verbe, et Esprit Saint, c'est être fidèle aux paroles mêmes de Jésus et c'est y découvrir "la plénitude de l'Unicité", "l'Unicité de l'amour", avant que les théologiens s'essaient à l'harmoniser avec la philosophie de leur temps ; pour les Chrétiens, encore, la croix n'est pas simplement un symbole comme peut l'être le croissant pour les Musulmans, c'est une réalité vécue douloureusement comme passage à la grande transformation de la Résurrection, c'est-à-dire de la Pâque du Christ et de la leur (21). C'est pour témoigner de ce Dieu vivant et subsistant tel que Jésus le leur a révélé et pour affirmer l'amour que ce même Jésus a porté envers tous les hommes en mourant sur la croix et en pardonnant à ses ennemis, que des millions de Chrétiens ont offert leur vie, comme victimes et martyrs, pendant les premiers siècles de leur histoire.

### **III. Amertume devant l'accusation islamique : les Chrétiens auraient falsifié leurs Écritures.**

Il est évident qu'à la source de ces méconnaissances musulmanes et de ces souffrances chrétiennes, il y a le difficile problème de l'authenticité des Écritures : n'est-ce pas dans les Évangiles, en effet, que nous découvrons le vrai visage de Jésus? Si les Chrétiens ont toujours reconnu et reconnaissent encore au texte coranique la valeur que les sciences historiques et la Tradition islamique lui attribuent, pourquoi les Musulmans n'en font-ils pas autant vis-à-vis des Évangiles reconnus canoniques par les Églises et confirmés dans leur texte original par la critique historique ? Or, il suffit d'ouvrir le premier catéchisme musulman, tel celui d'al-Tâhir al-Jazâ'irî, pour y découvrir l'affirmation péremptoire sans cesse répétée depuis treize siècles : si le Musulman est invité à croire à la Torah, à l'Évangile, aux Psaumes et au Coran, il est toujours précisé que "la Torah actuellement en circulation a été atteinte de falsification" et qu'il en est de même pour l'Évangile (22), tout comme le laisse entendre le texte coranique lui-même (2,75 ; 4,46 ; 5,13 ; 5,41). Et chacun sait que l'un des motifs les plus décisifs en la matière, sinon le principal, est l'absence absolue de tout verset annonçant la venue de Muhammad, dans le texte même de la Torah et des Évangiles, lesquels constituent les parties essentielles de la Bible des Chrétiens (23). Le Chrétien s'interroge alors : puisque Dieu invite les Musulmans à exercer leur esprit critique et à faire en sorte que leur raison rejoigne les conclusions de la science historique, comment se fait-il qu'ils croient que les Juifs et les Chrétiens aient eu le temps de manipuler et de transformer leurs Écritures et qu'ils se soient mis unanimement d'accord sur de nouveaux textes, alors qu'il existe des milliers de manuscrits de chacune des parties de la Bible, rédigés en toutes langues et dispersés en tous lieux, qui remontent aux premiers siècles du Christianisme, et alors que les récentes découvertes de Qumrân prouvent, on ne peut mieux, combien les Juifs et les Chrétiens ont été fidèles à sauvegarder scrupuleusement le texte original ? Certains Musulmans, tels Avicenne, Ibn Khaldoun, Muhammad 'Abduh et Sayyid Ahmad Khan, n'ont pas hésité, au cours de l'histoire, à déclarer impossible cette "falsification du texte" : pour eux, la falsification se situe au niveau de l'interprétation (24). Certes, les Chrétiens ne sauraient demander aux Musulmans de faire une lecture chrétienne des Évangiles, tout comme les Musulmans ne peuvent pas exiger du Chrétien qu'il fasse une lecture musulmane du Coran, mais encore faut-il que la lecture propre à chacun s'exerce sur l'intégralité du texte même retenu officiellement par le partenaire, tel que les sciences historique, exégétique et linguistique l'établissent et le confirment aujourd'hui. Comme le disait un des orateurs chrétiens au Colloque de Tripoli : "On nous exprime le souhait de nous voir apporter "l'Évangile authentique", ce qui signifie que l'Évangile dont usent les Chrétiens à l'heure actuelle est inauthentique. Une telle affirmation blesse non seulement nos intelligences... : ce sont nos cœurs de croyants qui sont blessés par une telle répétition de légendes sans fondement et injurieuses à notre foi" (25). C'est pourquoi l'une des conclusions du dit Colloque était ainsi formulée : "Le partenaire chrétien souhaite que le partenaire musulman continue (à développer) des recherches historiques et exégétiques solides relativement à une évaluation de la Bible qui soit scientifique et authentique" (26).

Plus grave, à notre sens, est l'intérêt marqué par nos amis musulmans pour le pseudo-Evangile de Barnabé, qu'ils nous présentent encore aujourd'hui comme étant le seul à nous offrir le vrai visage du Messie, c'est-à-dire un "visage musulman". Tous les hommes de science, en matière d'histoire et de critique des textes, sont unanimes à reconnaître qu'il s'agit là d'un faux évangile rédigé par un

polémiste antichrétien (27) qui aurait vécu au XVI<sup>e</sup> ou au XV<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit le plus ancien (en italien) date du XVI<sup>e</sup> siècle et a servi à en faire les traductions espagnole (XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle), anglaise et arabe (XX<sup>e</sup> siècle) : c'est cette dernière qui a été fréquemment rééditée et demeure largement utilisée par les Musulmans contemporains qui ont à traiter du Christianisme (28). Il conviendrait d'énumérer ici toutes les raisons pour lesquelles ce "pseudo-Evangile de Barnabé" apparaît au chercheur scientifique comme un "évangile refait à la mode islamique" où Jésus se présente d'une manière trop typiquement coranique : ce travail a été fait, entre autres, par Jacques Jomier et Jan Slomp (29). Deux preuves devraient suffire pour clôturer le débat : d'une part, ce pseudo-Evangile fait dire à Jésus qu'il n'est pas le Messie, mais que le Messie attendu est Muhammad (ce qui est formellement contraire au texte coranique lui-même) et, d'autre part, les traditions juives, chrétiennes et musulmanes sont unanimement silencieuses à son sujet jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, alors qu'elles auraient eu tout intérêt à le citer. Faudra-t-il reprendre inlassablement la même démonstration puisqu'à Tripoli même, un texte fut distribué, qui exaltait "le véritable visage du Messie selon l'Évangile de Barnabé" (30) ? Ce qui remplit les Chrétiens d'amertume, c'est qu'après avoir fourni publiquement toutes les justifications scientifiques quant à l'inauthenticité du dit Évangile et, donc, du texte distribué, ils constatent que l'un de leurs partenaires officiels le publie peu après dans la revue *Al-Iman wa-l-'ilm* comme "document scientifique" sans qu'y soient rappelées les mises au point du partenaire chrétien (31). Jusqu'à quand le dialogue islamo-chrétien sera-t-il ainsi encombré par de faux problèmes ? Que nos amis musulmans prennent enfin au sérieux les conclusions récentes de "la recherche biblique" ! S'ils consultaient de près la somme des publications en la matière (ne serait-ce que les Revues d'Écriture Sainte) ou le programme d'études de l'Institut Biblique, ils verraient combien les textes des Chrétiens sont dignes de foi parce que critiqués par la science.

#### IV. Intérêt pour ce que disent les Mystiques et certains penseurs contemporains.

Cependant, le Chrétien ne saurait s'arrêter à ce bilan plutôt négatif : quand il va au-delà du Coran et de la Sunna et qu'il interroge "les spirituels et les mystiques", il éprouve à nouveau une joie spéciale en y découvrant un Jésus "modèle de pauvreté et de renoncement" : déjà, les hadith-s lui laissent entrevoir un tel renouvellement du visage de Jésus et voici qu'abondent "les logia sur la pauvreté, le détachement de cette "vie basse" (hayât duniyâ), la dénonciation des fausses sagesse et des trompeuses sécurités du monde" (32). L'imâm al-Ghazâlî est le grand pourvoyeur en la matière, mais il s'inscrit dans la droite ligne de cette admiration coranique pour les moines chrétiens et leur vie évangélique dont Jésus demeure le prototype et le modèle (33). "Dans le Coran, en effet, Jésus, qui est créé par le Souffle de Dieu, semble représenter la plus parfaite fusion du créé avec l'incrée, et avoir résolu l'antinomie des "deux hommes", par la démission totale de son esprit charnel (nafs) devant l'Esprit divin (rûh)" (34). Comment le Chrétien ne serait-il pas alors ému ou séduit par cet "imam des Errants" (Imam al-sa'ihîn) dont tant de mystiques musulmans ont médité les vertus, à travers leur propre tradition islamique enrichie d'apports chrétiens absorbés et transformés ? C'est Abû Nu'aym qui fait dire à Dieu : "O Jésus, fils de Marie, pose-Moi comme un souci dans ton cœur, et fais de Moi ton trésor pour ta fin dernière !... Aie soif de Moi, le jour, et Je te désaltérerai un jour chez Moi" (35) ; ce sont les Frères de la Pureté qui font dire à Jésus : "Je suis venu vers vous, (ô mes Apôtres), de chez mon Père et votre Père, afin de vous faire revivre de la mort de l'ignorance, de vous guérir des maladies, des désobéissances, pour que vos âmes soient éduquées et que vous montiez dans le royaume du ciel" (36) ; c'est enfin le cas mystérieux d'al-Hallaj dont la vie et la mort répètent étrangement la vie et la mort de Jésus telles que les envisage la foi chrétienne, et c'est sans doute ce que voulait signifier un poème postérieur d'al-'Attar (37) où l'on peut lire, entre autres :

"Comme Jésus je suis parvenu en haut du gibet, m'étant gardé en tout...  
 Comme Jésus, arrivé au but des Arrivés, je regarde vers le Soleil en face...  
 Comme Jésus porteur de l'Evangile de l'Amour,  
 j'ai réalisé en haut du gibet toutes les modalités de l'amour...  
 J'ai alors étreint l'essence de Jésus ; comme point d'appui le Tout est assez...  
 Comme Jésus en haut du gibet, je suis devenu Certitude...  
 Le gibet de Jésus est devenu mon siège royal... " (38).

Oui, dans ces confessions admirables, les Chrétiens présentent une expérience inénarrable et entrevoient pourquoi Ibn Arabî reprenant à quatre siècles de distance la distinction audacieuse de Tirmidhî entre khâtam al-walâya (sceau de la sainteté) et khâtam al-nubuwwa (sceau de la prophétie) considère Jésus comme le Sceau de la Sainteté Universelle" (39). N'est-ce pas lui qui a déclaré : "Celui dont Jésus est la maladie ne saurait jamais guérir" ? Comment ne point se réjouir devant cet intérêt privilégié des Mystiques musulmans pour ce modèle exceptionnel que constitue Jésus qu'ils admirent, expliquent et imitent ?

Ne faut-il pas aussi se réjouir de voir se lever aujourd'hui, dans le contexte d'une Renaissance arabe qui englobe tous les domaines, toute une génération d'écrivains qui se sentent attirés par les héros, les prophètes et les saints ? Les biographies ne manquent pas, qui traitent de Jésus ou de Muhammad au niveau historique ou idéologique (40). Voici Mahmûd 'Abbas al-'Aqqâd qui, en 1952, dans son *Génie du Messie* (*Abqariyyat al-Masîh*) (41), recourt aux textes évangéliques des Chrétiens pour mieux décrire les étapes de la vie et le contenu du message de Jésus, confessant, au passage, que "l'amour est la grande vertu et (que) le meilleur amour est celui de ses ennemis" (p. 151) : "si le Messie revenait en ce Bas-Monde, dit-il, il n'en finirait pas avec sa mission de Bien et de Guidance, car elle est une étape de la conscience, laquelle ne saurait avoir de conclusion, étant la fin ultime au-delà de toute conclusion" (p. 216). Voici aussi Kâmil Husayn qui, en 1954, dans sa *Cité inique* (*Qarya zâlima*) (42), analyse le drame de conscience des Romains, des Juifs et des Apôtres en ce Vendredi Saint où "les hommes voulaient en même temps tuer la conscience humaine et éteindre sa lumière" : "ouvrage qui est une méditation, de ton très noble, sur les grandes valeurs humaines, conscience, paix, amour, justice, etc... mises en jeu dans le Procès de Jésus... (bien qu') en taisant le principal motif de condamnation que rapporte l'Évangile" (43). Voici encore Khâlid Muhammad Khâlid qui, en 1958, dans *Ensemble sur la route : Muhammad et le Messie* (*Ma'an 'alâ l-tarîq : Muhammad wa-l-Masîh*) (44), montre l'accord profond du message social des deux prophètes avec les courants sociaux modernes, n'hésitant pas à reprendre à son compte des expressions évangéliques comme "sauveur du monde", "pain de vie" et "Dieu Père", pour mieux insister sur ces vérités que "l'amour est la grande loi du monde" (p. 173) et que Dieu seul libère l'homme de toutes les oppressions sociales comme de l'adoration des Césars et des idoles, "le Christ ayant porté sa croix pour la cause de la paix" (p. 181). Voici enfin 'Abd al-Hamîd Gûdah al-Sahhâr qui, en 1959, dans *Le Messie Jésus, fils de Marie* (*Al-Masîh 'Isâ bnu Maryam*) (45), chante l'approche du Royaume de Dieu que Jean-Baptiste et Jésus essaient d'établir sur terre : c'est l'enseignement fourni en Galilée qui l'émeut tout particulièrement et si Jésus échoue finalement dans son projet, c'est parce que, dit-il, "les vraies lois révélées ne s'implantent pas sur terre avec des rameaux d'oliviers et de douces paroles" (p. 152). Ces quatre auteurs ont trois choses en commun : sympathie pour la personne de Jésus, intérêt renouvelé pour son message et recours aux textes évangéliques des Chrétiens ; ce sont là des motifs de satisfaction pour ces derniers, lesquels ne peuvent que se réjouir encore de ce qu'un Musulman égyptien écrive récemment une lettre ouverte au pape Paul VI en faisant appel au Sermon sur la Montagne et au Message des Béatitudes (46) et de ce que la résistance palestinienne suscite mille poèmes épiques où les souffrances du peuple de Terre Sainte sont justement comparées aux tourments de celui qui y mourut jadis sur une croix (47).

## V. Interrogations anxieuses devant l'incompréhension de trop nombreux Musulmans.

Un bilan global et impartial de tout ce que pensent et disent les Musulmans de Jésus et du Christianisme conduit, hélas !, le Chrétien à s'interroger de nouveau, car il a l'impression ou, parfois, la conviction d'être radicalement incompris dans ce qui fait la substance même de son Christianisme. Le regard positif que les Mystiques musulmans ont jeté sur Jésus voit se réduire son importance quand on sait quel est le jugement de l'Islam officiel à leur endroit, à moins qu'il ne faille privilégier plus particulièrement l'approche chiite de la personne de Jésus, comme le fait un Mahmoud M. Ayoub (48). Al-Ghzâlî lui-même n'a-t-il pas ignoré ou méconnu la réalité profonde de la personnalité du Christ ? S'interrogeant sur le célibat de celui-ci, dans son *Ihyâ' 'ulûm al-dîn*, il développe des explications qui laissent le Chrétien désespéré sinon consterné : "Jésus, dit-il, eut bien une résolution ferme, mais non de la force et il se garda (de se marier). Peut-être son état était-il tel qu'il eût été gravement compromis par les soucis causés par une famille, ou qu'il n'aurait pu se procurer licitement un gagne-pain, ou encore, qu'il ne lui eût point été permis de concilier l'état conjugal avec le dévouement total à Dieu. Il préféra donc se consacrer exclusivement à Dieu" (49). Quant aux penseurs musulmans contemporains dont on vient de dire les mérites, force nous est de reconnaître que leur œuvre présente bien des aspects affligeants pour le Chrétien : pour al-'Aqqâd, les textes évangéliques des Chrétiens ne sont historiques que jusqu'à la passion du Christ, car "là finit l'histoire, dit-il, et commence la légende", pour Kâmil Husayn ces mêmes textes ne sont authentiques que jusqu'à l'heure extrême sur laquelle il ne se prononce pas, pour Khâlid Muhammad Khâlid le retour du Christ consistera en "la victoire des valeurs qu'il présentait" et pour 'Abd al-Hamîd Gûdah al-Sahhâr ce sont les informations fournies par le pseudo-Evangile de Barnabé qui finissent par l'emporter au terme de la vie de Jésus. Si tous accordent un intérêt renouvelé au message humain et religieux du Messie, tous oublient par contre ou semblent ignorer ce que Jésus a dit de Dieu et de lui-même dans les mêmes textes, c'est-à-dire son enseignement dogmatique.

Qu'en est-il alors des hommes de religion en Islam ? Où vont-ils prendre leurs informations sur le Christianisme quand ils cherchent des documents non musulmans sur celui-ci ? On a souvent l'impression qu'ils ne savent pas distinguer entre les œuvres de l'histoire des religions, de type

positiviste, et de la critique libérale, de type rationaliste, d'un côté, et les travaux de l'exégèse chrétienne et de la critique biblique, de l'autre. Ces derniers sont très souvent ignorés, car les Docteurs de l'Islam "quand (ils) accèdent à des auteurs occidentaux, ne vont d'instinct, par absence de formation et d'information, qu'à ceux de ces auteurs qui confirment leurs thèses : Léon Gauthier, Renan, Tolstoï, Gustave Lebon, Bertrand Russel, Will Durant, etc... De sorte que, loin de les "ouvrir", ce contact avec l'Occident ne fait que les confirmer dans leurs (certitudes) faciles" (50). Un témoin récent n'en est-il pas la traduction arabe de Charles Guignebert, *Le Christianisme, naissance et évolution*, faite récemment par le Cheikh al-Islâm 'Abd al-Halîm Mahmûd (51), puisque, pour cet historien, Jésus n'est qu'un homme et le Christianisme un développement de la foi des Chrétiens et de la théologie de St Paul? Tout comme il est exigé du Chrétien qu'il s'enquiert de la pensée des représentants officiels de l'Islam contemporain et s'informe sur l'expérience religieuse des Musulmans authentiques, on peut souhaiter que nos amis musulmans recourent aux travaux et aux ouvrages des savants chrétiens qui sont, en même temps, des croyants authentiques et des représentants fidèles de leur Église. Ce faisant, le Chrétien ne prétend pas du Musulman qu'il renonce à sa foi, mais il attend de lui qu'il consulte les sources authentiques et les documents officiels du Christianisme pour en avoir une connaissance objective et en tenter une compréhension sympathique.

## VI. Tout a-t-il été dit, déjà et définitivement, sur Jésus ?

Il convient cependant que les deux partenaires ne se fassent pas d'illusion : les uns et les autres, s'ils ont à se mieux connaître, ont aussi à se mieux respecter dans leurs différences profondes. S'il y avait, parmi les Musulmans, autant de Christianologues qu'il y a d'Islamologues parmi les Chrétiens, notre dialogue gagnerait beaucoup en sérieux et en réalisme, et l'on s'épargnerait maintes accusations sur le caractère soi-disant "non rationnel" des croyances des uns et des autres. Si l'unique Messie est connu et compris si différemment par les Chrétiens et les Musulmans, il convient d'en prendre acte et de respecter totalement le regard que chacun jette sur la face admirable de Jésus. Si, pour les Musulmans, celui-ci déclare, dans le Coran : "Tu sais, (ô mon Dieu), ce qui est en mon âme, alors que je ne sais pas ce qui est en Ton âme" (5,116), il est non moins vrai qu'il affirme aux Chrétiens dans l'Évangile de St Matthieu : "Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler" (11,27). Que les Musulmans s'efforcent donc de comprendre le point de vue des Chrétiens : ceux-ci ont médité, des siècles durant, le mystère de Jésus, leurs conciles en ont précisé les dimensions et leurs mystiques en ont reproduit l'image fascinante. S'ils ont le sens et le respect du Mystère, puisque "Dieu (seul) a les clefs du Mystère qui ne sont connues que de Lui" (Coran, 6,59), qu'ils acceptent donc comme un fait historique, ou comme un problème théologique, ce que les Chrétiens disent de Jésus, mais qu'on n'accuse pas ceux-ci, trop légèrement, d'être déraisonnables ! Tout ne dépend pas de notre regard sur Dieu même ? Laissons Dieu être Dieu sans lui imposer de limites quelconques, fussent-elles celles de nos théologies : Dieu fait ce qu'Il veut, les Chrétiens et les Musulmans en conviennent fondamentalement. Qui peut empêcher Dieu de faire de Jésus, ou de nous, ce qu'Il veut ? Les Chrétiens croient, pour leur part, que Dieu a tant aimé les hommes qu'Il leur a envoyé Son Fils, le Verbe incarné, pour que, éclairés par son enseignement évangélique et rachetés par sa mort sur la Croix, ils puissent devenir les fils adoptifs du Père, selon l'Esprit, pour Sa Gloire en ce monde et en l'autre. C'est là un plan qui peut être raisonnable au regard de Dieu !

Tout semble donc avoir été dit, déjà et définitivement, sur Jésus, fils de Marie. Et pourtant, au-delà des certitudes contrastées des uns et des autres, qui sont à l'origine des joies et des tristesses que l'on vient d'énumérer comme de la difficulté toujours plus grande d'accorder entre elles les deux Christologies, ne peut-on pas imaginer que la porte reste ouverte à l'échange réciproque et au partage des interrogations et des réponses ? Comme le dit le Pr Ali Merad, n'est-il pas "présomptueux pour les Musulmans de croire détenir toute la vérité au sujet du Christ, et de refuser de s'engager dans la voie ouverte par le Coran, pour la recherche d'autres témoignages" (52) ? Car, ajoute-t-il encore, "peut-on affirmer que l'humanité du Christ se trouve pleinement établie dans le Coran ? Les choses ne sont pas si évidentes" (53), car demeurent inexplicables cette intervention du Verbe et de l'Esprit de Dieu lors de sa création, cette conception virginale de Marie que "Dieu a choisie de préférence à toutes les femmes" et cette absence de référence à la condition humaine (bachar) si souvent rappelée quand il s'agit des autres prophètes (54). Qu'est donc, en définitive, le Messie Jésus, fils de Marie ? "Œuvre exceptionnelle de Dieu, affirme encore le Pr Ali Merad, messager exceptionnel privilégié en tout par Dieu, le Christ porte témoignage d'une exceptionnelle sollicitude divine. A travers les données coraniques relatives à Jésus, on ne peut s'empêcher de reconnaître une indubitable convergence : toutes ces données paraissent tendre à l'affirmation de la suréminence du Christ" (55). Ce qu'en disent les Évangiles des Chrétiens ne peut-il donc pas être pris en considération, comme le fit jadis al-Ghazâlî lui-même (56), au moins au niveau de ces "locutions théopathiques" qu'il reconnaît

avoir été prononcées véritablement par Jésus, par suite d'un privilège spécial à la communauté religieuse qu'il fondait, même s'il n'y voit par la suite que de simples métaphores (57) ? Nous avons peut-être encore des choses à nous dire au sujet de Jésus, fils de Marie, tout en respectant les attitudes du partenaire et sa propre sensibilité religieuse !

## Conclusion.

Telles sont les perspectives qui peuvent être les nôtres demain si le dialogue islamo-chrétien désire progresser sur une connaissance réciproque des croyances, des mentalités et des sensibilités, tout en évitant les périls d'un syncrétisme facile et d'un affrontement polémique. Faut-il, pour autant, débattre aussitôt entre nous des réalités à propos desquelles la divergence est extrême et l'échange difficile ? N'est-il pas plus opportun et plus utile de nous aider réciproquement à mieux répondre aux défis de la science moderne et de l'athéisme contemporain ? Le Pr Mohamed Talbi a eu le mérite de nous avertir du danger, tout en signalant l'importance de l'enjeu : "Certains thèmes, dit-il, en dehors de toute considération du degré de préparation des interlocuteurs, sont et seront encore longtemps difficiles à aborder en commun... Le Coran parle certes avec respect et vénération de Jésus, fils de la Vierge Marie et Verbe de Dieu. On retrouve cette vénération dans (maints) ouvrages (contemporains)... Mais, malgré la sympathie qui anime ces ouvrages, un Chrétien n'y reconnaîtra pas le Christ-Dieu, celui du mystère de l'incarnation et de la rédemption. De même, il est difficile pour un Musulman, de retrouver dans les nombreuses vies de Muhammad, souvent écrites en Occident avec sympathie, le Sceau des Prophètes apportant à l'humanité la perfection de l'ultime Message de Dieu. Et comment dialoguer utilement avec un Chrétien ou un Juif sur la nature du Coran? Au mystère de l'incarnation du Christ et de la rédemption, correspond pratiquement en Islam celui, non moins difficile, de la concrétisation de la Parole de Dieu, consubstantielle à l'Être - donc éternelle - et pourtant descendue (tanzîl) dans le monde de la contingence et de la phénoménologie. Et ce n'est peut-être pas un pur hasard si, au Moyen-Age, les querelles furent si vives, aussi bien au sein de la Chrétienté que de l'Islam, sur la nature du Christ d'un côté, et sur la nature du Coran, de l'autre" (58). Ainsi donc, dès lors que nous parlons de Jésus, fils de Marie, nous nous trouvons tous, Chrétiens et Musulmans, confrontés au mystère même de ce Dieu qui parle aux hommes et veut avoir besoin des prophètes. Que Celui que les Musulmans appellent "le Bienfaiteur miséricordieux" et que les Chrétiens invoquent sous le nom du "Dieu qui aime les hommes" donne aux uns et aux autres assez d'esprit de tolérance et de patience pour qu'ils appliquent à leur effort de dialogue ce que Mahmûd 'Abbâs al-'Aqqâd disait du combat de la "conscience" : "Qui donc prétendra que le but recherché est chose inutile parce que la route qui y mène est trop longue ou parce que c'est un but qu'un autre suivra, sans qu'on puisse jamais s'y arrêter ou s'en satisfaire ?" (59). Il leur suffit d'y ajouter alors ce cri de leur foi commune : "Puisque c'est Dieu qui nous y attend".

Maurice BORRMANS  
(I. P. E. A. , Rome)

## NOTES

1. Sur cette Mubâhala, cf. Louis MASSIGNON, *La mubâhala de Médine et l'hyperdulie de Fatima*, Paris, Maisonneuve-Besson, 1955, 33 p. et Abdelmajid MEZIANE, Le sens de la Mubâhala d'après la tradition islamique, in *Islamochristiana* (IPEA, Rome), 2 (1976), pp. 59-67.
2. Cf. l'article 'Isâ (par G. C. ANAWATI) dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>ème</sup> éd., vol. IV, pp. 85-90 et *Le Christ de l'Islam*, par Michel HAYEK, Paris, Le Seuil, 1959, 286 p., ainsi que les bibliographies détaillées que l'on peut trouver dans l'un et l'autre travail.
3. Cf. Michel HAYEK, op. cit., pp. 14-15.
4. Ibidem, p. 95.
5. Ibidem, pp. 241-243.
6. Ibidem, p. 65.
7. Ibidem, p. 10.
8. Cf. Louis MASSIGNON, Le Signe marial, in *Rythmes du Monde* 3 (1948), pp. 7-16, cité par Y. MOUBARAC, L'Islam et le dialogue islamo-chrétien (tome III de la *Pentalogie islamo-chrétienne*), Beyrouth, Cénacle Libanais, 1972-1973, p. 113.
9. Ibidem, pp. 113-114.
10. "'Isâ and Yasû', disait-il, are one, and yet not the same, and the duality of the names deepens into the

stress and tension of the prophet/saviour dichotomy, of the non-incarnational and the incarnational understanding of Christ's person and significance" (cf. sa conférence publique donnée à l'IPEA (Rome), le 16 décembre 1976).

11. Cf. l'article de Mahmûd 'Alî al-Baghdâdî, al-Hiwâr al-islâmî al-masîhî, in *Al-Fajr al-jadîd* (Tripoli, Libye) du 14/1/1976, n° 1049, p. 5. On regrettera ici, d'autant plus, le fait que les imprimés officiels de ce 2<sup>ème</sup> Colloque de Cordoue n'utilisent, dans leur version arabe, que le seul terme de 'Isâ, même quand il s'agit des confèrentiers chrétiens.
12. Cf. sa conférence du 4 avril 1968 à l'IPEA (Rome), Le Christ dans le Coran, publiée ensuite dans la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 5, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> sem. 1968, pp. 79-94 ; ici, pp. 81-82.
13. Cf. Michel HAYEK, op. cit. , p. 217. Il s'explique ainsi : "Les Juifs en effet se targuaient d'avoir tué Jésus. Muhammad s'élève avec indignation contre leur prétention d'avoir anéanti le Verbe et l'Esprit de Dieu, comme d'ailleurs contre les abominables calomnies qu'ils transmettaient au sujet de Marie. Peut-être ne voulait-il pas aborder le fait historique du Vendredi Saint, mais simplement affirmer que Jésus, comme tout serviteur de Dieu, comme tout porteur du message divin, ne pouvait être vaincu par les ennemis de Dieu. En ce sens, on pourrait soutenir que le Coran laisse la question ouverte...".
14. Ibidem, pp. 218-219.
15. Ibidem, p. 16.
16. Ibidem, p. 30.
17. Ibidem, p. 10.
18. Mahmûd Abû Rayah, *Dîn Allâh wâhid ('alâ alsinat jamî'al-rusul)* (La religion de Dieu est une, par le moyen de tous les Envoyés), Le Caire, 'Alam al-kutub, 1970, 174 p. , avec une préface de Tâhâ Husayn en tête de cette 2<sup>ème</sup> édition.
19. Cf. Maurice BORRMANS, Le Commentaire du Manâr à propos du verset coranique sur l'amitié des Musulmans pour les Chrétiens (5, 82), in *Islamochristiana* (IPEA, Rome), 1 (1975), pp. 71-86.
20. Pour le texte intégral de cette conférence, en sa version française, cf. *MIDEO*, Le Caire, 8 (1964-1966), pp. 407-422 (trad. de l'anglais par le Dr. Mourad Saheb). On trouvera le texte des deux conférences du Pr. 'Abd al-'Azîz Kâmil dans son dernier ouvrage *Al-Islâm wa-l-mustaqbal* (L'Islam et l'avenir), Le Caire, Dar al-Ma'ârif, 1975, 244 p. , coll. Iqra', n° 401, respectivement pp. 138-151 et 173-200.
21. Peut-on émettre le souhait, ici, que cette croix, si importante et significative pour les Chrétiens, soit mieux respectée partout, y compris celle qui est représentée dans leurs cimetières et que l'on retrouve trop souvent volontairement détruite ou endommagée, comme c'est le cas dans maints cimetières d'Afrique du Nord ?
22. Cf. al-Tâhir al-Jazâ'irî, *Al-Jawâhir al-kalâmiyya* (Les perles théologiques) : texte arabe et traduction française (par R. CASPAR) fournis dans *Etudes Arabes* (IPEA, Rome), Numéros 1 à 5 (1962-1963), 35 p. d'arabe et 35 p. de français. Voir les questions 3 et 6 du ch. 3.
23. Cf. Coran 61,6 et la querelle, qui semble désormais classique, autour du terme évangélique Paracletos (St Jean, ch. 14-17) qu'il faudrait lire Périclytos, mot grec correspondant à celui d'Ahmad (célèbre, honoré) (voir, par ex., *la traduction française du Coran* par Md Hamidullah, Club français du livre, 1959, sur 61,6, à la p. 545).
24. C'est la distinction classique entre le tahrîf al-nass et le tahrîf al-ma'anî (falsification du texte ou du sens). En faveur de la "falsification au niveau de l'interprétation", on trouve un hadîth de Dârimî, Sunan, Muqaddima n° 56 (fin) (éd. Damas 1349/1930, t. 1, p. 163 ; Avicenne, *Al-Risâla al-Adhawiyya*, éd. S. Dunya, Le Caire, Dar al-Ma'ârif, 1949, p. 50 (cf. aussi *Epistola sulla vita futura, Al-risâla al-Adhawiyya fî l-ma'ad*, a cura di F. LUCCHETTA, Testo arabo, traduzione, introduzione e note. Ed. Antenore, Padova, 1969, LXVI et 238 p. ; voir pp. 59 (arabe) et 58 (italien) avec la n. 3) ; Ibn Khaldûn, *Muqaddima*, éd. QUATREMERIE, Paris, F. Didot, 1858, t. 1, p. 13 et trad. frse par DE SLANE, *Prolégomènes*, Paris, Geuthner, 1934, t. I, p. 18 (sur la Torâh) ; Muhammad 'Abduh, *Tafsîr al-Manâr*, t. 2, p. 49 (opinion d'ailleurs refusée par son disciple Rachîd Rida).
25. Cf. la conférence du Père Jacques LANFRY, *Comment œuvrer pour combattre les préjugés et les malentendus qui nous séparent ?*, par. 21 (p. 59 dans le Document polycopié sur le Séminaire islamochrétien, Tripoli : 1-6 février 1976, IPEA, Rome).
26. C'est la 13<sup>ème</sup> des "résolutions et recommandations" dont la traduction officieuse reproduit mal le texte arabe que nous avons préféré traduire ici directement ; elle dit, en effet : "Le côté chrétien souhaite que le côté musulman poursuive les recherches historiques et les études d'interprétation profonde relative à "l'évaluation" réelle et scientifique du Livre saint".
27. Était-il musulman, morisque ou juif ? Diverses hypothèses sont avancées par les chercheurs.
28. La traduction en arabe fut faite en 1908 sous les auspices de la revue *al-Manâr* : le directeur de celle-ci, Rachîd Ridâ, en rédigea lui-même la préface. Elle a été régulièrement éditée depuis lors. Le Pr.

Muhammad Abû Zahra l'utilise largement dans ses *conférences sur le Christianisme (Muhâdarat fî l-Nasrâniyya*, Le Caire, 2<sup>ème</sup> éd. , 1949).

29. Cf. Jacques JOMIER, L'Evangile de Barnabé, in *MIDEO*, Le Caire, 6 (1959- 1961), pp. 137-226, et Jan SLOMP, *Pseudo-Barnabas in the context of Muslim-Christian Apologetics*, Rawalpindi (Pakistan), Christian Study Center, 1974, ainsi que l'énorme bibliographie que l'on trouve chez l'un et l'autre.
30. Il s'agissait du texte d'une conférence du Pr. 'Uthmân Sarrâj, professeur à al-Azhar et conseiller près le Ministère de la Culture du Gouvernement turc, intitulée La personne du Messie, le sens de sa mission et la vision de l'Islam, avec en sous-titre (à la p. 3) : L'Evangile de Barnabé annonce la mission de Muhammad et se trouve en plein accord avec le Coran (texte arabe de 13 p. ).
31. Il s'agit du n° 10 de l'année 1396/1976 de cette revue éditée à Tripoli par le Pr. Turki, pp. 40-49 et p. 58. Signalons ici qu'une nouvelle édition de l'Evangile de Barnabé, en anglais, a été faite au Pakistan en juillet 1973 et que une autre en a été faite en urdu, en 1974, avec préface de Maulana A. A. Mawdûdî. L'intérêt musulman pour ce pseudo-évangile demeure donc d'actualité !
32. Cf. Michel HAYEK, op. cit. , p. 135.
33. Cf. Coran 5,82 ; 24,35-37 ; 57,27.
34. Cf. Michel HAYEK, op. cit. , p. 136.
35. Abû Nu'aym, *Hilyat al-awliyâ'*, Le Caire, 1932-1938, VI, 302, cité par Michel HAYEK, op. cit. , pp. 137-138.
36. Ikhwâm al-Safâ', *Rasâ'il*, Le Caire, 1374/1928, IV, 172, cité par Michel HAYEK, op. cit. , p. 148.
37. Cf. Michel HAYEK, op. cit. , p. 19.
38. Poème attribué par 'Attâr à al-Hallâj sur la croix ; cf. L. MASSIGNON, L'oeuvre hallagienne d'Attâr, in *Revue des Études Islamiques* (Paris), 1941-1946, pp. 136- 138, et plus généralement toute l'œuvre de Louis MASSIGNON, *La passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1975, 4 tomes (respectivement 708 p. , 519 p. , 386 p. et 330 p. ), le dernier tome étant consacré à la bibliographie.
39. Cf. Michel HAYEK, op. cit. , p. 19.
40. Cf. Jacques JOMIER, Quatre ouvrages en arabe sur le Christ, in *MIDEO*, Le Caire, 5 (1958), pp. 367-386 ; Henri TEISSIER, Des écrivains musulmans d'aujourd'hui nous parlent du Christ, in *Cahiers religieux d'Afrique du Nord*, n° 10, janvier-mars 1959, pp. 28-36 ; et, plus généralement, G. C. ANAWATI, Polémique, apologie et dialogue islamo-chrétien (positions classiques médiévales et positions contemporaines), in *Euntes Docete* (Rome), XXII (1969), pp. 375-452.
41. Édité en 1953, au Caire, par *Kitâb al-Yawm*, 228 p. L'œuvre d'al-'Aqqâd (1889-1964) est immense ; elle a été présentée par 'Abd al-Haqq 'Abd al-Sattâr, *'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd*, Le Caire, Dâr al-kutub, 1964, 156 p. , et par Chawqî Dayf, *Ma'a l-'Aqqâd*, coll. Iqra', n° 259, Dâr al-Ma'ârif, 176 p. La "conclusion" du Génie du Messie (pp. 217-223) a été traduite par M. BORRMANS, dans *Études Arabes* (IPEA, Rome), n° 16, 2<sup>ème</sup> tr. 1967, pp. 16-19.
42. Édité en 1954, au Caire, par Matba'at Misr, 234 p. , ce livre a été traduit en anglais par Kenneth CRAGG, *City of Wrong - A Friday in Jerusalem*, Djambatan, Amsterdam, 1959, et en français par Roger ARNALDEZ, *La cité inique*, Paris, Sindbad, 1973, 155 p. Un autre ouvrage du même auteur, *al-Wâdî l-muqaddas* (Le val saint), traduit en français par Y. MOUBARAC, est actuellement sous presse. On lira, sur la question, G. C. ANAWATI, Jésus et ses juges d'après la Cité inique, du Dr. Kâmel Hussein, in *MIDEO*, Le Caire, 2 (1955), pp. 71-134, et l'interview de l'auteur lui-même, sur son livre, dans *MIDEO*, Le Caire, 8 (1964-1966), pp. 359-367.
43. Cf. Jacques JOMIER, art. cit. , pp. 369-370.
44. Édité en 1958, au Caire, par Dâr al-kutub al-hadîtha, 192 p. On sait que l'auteur s'était rendu célèbre par son premier livre, *Min hunâ nabda'* (Le Caire, 2<sup>ème</sup> éd. , 1950 et 11<sup>ème</sup> éd., 1969), traduit en anglais par I. al-Fârûqî, sous le titre *From here we start*, Washington, 1953.
45. Édité en 1959, au Caire, dans la coll. al-Kitâb al-fiddî, 256 p. , ce livre a été partiellement traduit en français (ch. 49) par Odile de LA FORTELLE, in *Études Arabes* (IPEA, Rome), n° 43, 2<sup>ème</sup> tr. 1976, pp. 74-81.
46. Il s'agit de Fathî Radwân et cette lettre fut publiée dans le quotidien cairote *al-Ahrâm* du 22 septembre 1972 (cf. présentation, analyse et traduction par Marc CHARTIER, in *Comprendre* bleu, Paris, n° 69, du 18/4/1974).
47. Cf. sur la question, une récente thèse de 3<sup>ème</sup> cycle soutenue à la Sorbonne (Paris) sous le titre *Dieu et révolution dans la poésie arabe contemporaine du Proche-Orient*, dont l'essentiel est reproduit dans La poésie arabe et le Christ, par Boutros HALLAQ, in Document *Comprendre saumon*, Paris, n° 135, du 17/5/1976. L'œuvre du grand poète arabe irakien, Badr al-Sayyâb (1926-1964), serait également à analyser en fonction du thème ici recherché : cf. sur la question Badr as-Sayyâb : la mort et la vie, par André FERRE, in *Comprendre* blanc, Paris, n° 94, du 3/5/1976.

48. Cf. Mahmoud M. Ayoub, *Towards an Islamic Christology : an image of Jesus in Early Shī'ī Muslim Literature*, in *The Muslim World*, vol. LXVI, n° 3, July 1976, pp. 163-188.
49. Cf. *Ihyâ' 'ulûm al-dîn*, Le Caire, Mustafâ al-Bâbî al-Halabî, 1358/1939, t. 2, pp. 36-37, où al-Ghazâlî se posait la question : "Pourquoi donc Jésus s'abstint-il du mariage malgré les mérites de celui-ci et, si se vouer entièrement au service de Dieu est ce qu'il y a de plus méritoire, pourquoi donc notre Envoyé multiplia-t-il le nombre de ses épouses ?" (Trad. frise de ce livre XII de l'Ihyâ' par L. BERCHER et G. H. BOUSQUET, sous le titre *Le livre des bons usages en matière de mariage*, Paris, A. Maisonneuve, 1953, 129 p. , citation p. 48).
50. Cf. G. C. ANAWATI, art. cit. , p. 449, qui ajoute, à cause de cela : "Il faut écarter le dialogue sur les divergences dogmatiques : il est pour le moment prématuré. Il faut attendre que les penseurs musulmans s'ouvrent au travail scientifique et à la véritable pensée philosophique et soient suffisamment informés, en profondeur, des exigences de ce travail et des véritables positions chrétiennes" (p. 450).
51. Cf. *Al-Masîhiyya nach'atu-hâ wa-tatawwuru-hâ*, Saydâ-Bayrût, al-Maktaba al'asriyya, sans date, 209 p. Le traducteur ne donne aucune référence exacte concernant le livre français ici traduit en partie. On sait que Charles Guignebert a publié un premier livre sur Jésus, en 1930, à Paris, chez Albin Michel, puis un autre sur le Christianisme : l'un et l'autre ont été récemment réédités, vers 1970, par le même éditeur, en livres de poche (n° 4012, 3 vol. , et n° 4015, 2 vol. ). L'introduction du traducteur est significative et se résume dans une phrase reprise à Charles Guignebert : "Les Occidentaux n'ont jamais été un seul jour de véritables Chrétiens !".
52. Cf. Ali MERAD, art. cit. , supra note 12, p. 93.
53. Ibidem, p. 85.
54. Ibidem, p. 88, où l'auteur résume ainsi les choses : "Quoi qu'il en soit, dans l'impossibilité de cerner le vrai sens des termes kalima (parole) et rûh (esprit), appliqués au Christ (à moins qu'on n'infléchisse le sens coranique suivant des lignes de pensée chrétienne), et dans l'impossibilité de décider de la portée véritable de l'absence du terme bashar dans la relation de la vie de Jésus selon le Coran, on peut simplement retenir qu'il se dégage de celle-ci une leçon incomparable".
55. Ibidem, p. 88.
56. Dans son *Al-radd al-jamil li-ilâhiyyat 'Isâ bi-sarih al-Injil...* Cf. Robert CHIDIAC, *Réfutation excellente de la divinité de Jésus-Christ d'après les Evangiles*, texte établi, traduit et commenté, Paris, Leroux, 1939, 107 p. (d'introduction) et 63 p. (de texte double : arabe et français) et Louis MASSIGNON, *Le Christ dans les Evangiles, selon Ghazâlî*, in *Revue des Études Islamiques* (Paris), 1932, cahier IV, pp. 523-536.
57. Ibidem, p. 25 (arabe et traduction) où al-Ghazâlî déclare : "L'emploi du langage métaphorique que nous venons d'étudier, c'est-à-dire l'usage du terme de "hulûl" et de l'expression "Moi et le Père nous sommes Un", n'a nullement été concédé, ni au fondateur de notre Loi révélée (Muhammad) ni à aucun autre d'entre les Musulmans. Mais, d'autre part, Jésus lui aussi était le fondateur d'une loi révélée, et chaque loi révélée jouit de privilèges qui lui sont particuliers. Or, comme Jésus, lorsqu'il usait de ces termes, s'est dégage en proposant (aux Juifs) une comparaison, du soupçon de les entendre suivant leur sens littéral, il demeure prouvé qu'il avait bien été autorisé par Dieu à en user librement et à recourir à ce style métaphorique".
58. Cf. sa conférence donnée à l'IPEA, Rome, le 25 novembre 1971 et publiée ensuite par la Maison tunisienne de l'Édition, Tunis, 1972, sous le titre *Islam et dialogue (réflexions sur un thème d'actualité)*, 51 p. ; voir ici p. 42.
59. Cf. *'Abqariyyat al-Masîh*, Le Caire, Kitâb al-yawm, p. 221.



<p>S. M. A. Comprendre  20, rue du Printemps  PARIS  C. C. P. : 15 263 74</p>
---